

## Lovely syndrome.

« Il est mort. Je crois que ça ne fait aucun doute : il est mort. Je n'ai même pas pensé à vérifier son pouls ? Mais qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi suis-je en transe ? Parce qu'il y a un mort !

*Arrête de te dire ça, tu n'as même pas vérifié son pouls !*

Je dois vérifier le pouls. Bon, où est-il ? Au niveau du poignet ou de la carotide ? Je fais quoi déjà comme métier ? Ah oui, je suis cordonnier. Cordonnier... je n'ai aucune idée d'où se situe le pouls ! On fait comme ça je crois, non ? Non, pas de pouls au poignet. Peut-être au niveau de la carotide ? C'est où la carotide ? Dans la gorge, oui. Non, pas de pouls non plus. Je crois que Caroline m'avait parlé d'un autre endroit où l'on pouvait aisément sentir le pouls... dans la jambe... oui ! L'artère fémorale je crois. Ça je sais où elle est, Caroline m'a montré et m'a laissé poser ma main à l'intérieur de sa cuisse. C'était juste avant que nous ne fassions l'amour.

*Arrête de penser à ça, il y a un cadavre !*

Quel mal y a-t-il à avoir envie de sa femme ? Oui, bon... le cadavre ne devrait pas le tolérer. Donc l'artère fémorale... mais je n'ai aucune envie de le faire à ce pauvre diable. Mais il s'agit d'être sûr... ne pas faire venir une ambulance pour rien. D'ailleurs, ne vient-elle pas à chaque fois, quelle que soit la situation ? Je ne sais pas, je ne vois ce genre de situation que dans les séries américaines. Bon. L'artère fémorale. C'est parti, enlève lui son pantalon. Non ! Attends ! Ils vont croire que tu as essayé de le violer. Te taper un cadavre ? Dégueu. Quand je pense que certaines personnes sont nécrophiles... ça me révolte. Bon, je laisse tomber. J'ai déjà vérifié le pouls deux fois. Stop.

*Appelle les flics !*

Oui oui, j'ai compris ! Mon téléphone, où est-il ? Pourquoi je ne l'ai pas avec moi ? Poche revolver. Non, je ne l'ai pas. Je n'ai pas non plus de veste. Mais bordel, qu'est-ce que je fous ici ? Pourquoi il y a un cadavre ? Et d'abord où je suis ? La fenêtre, voyons un peu. Tirons ce rideau. Pourquoi les rideaux sont fermés, il est trois heures du matin sur ma montre. Quoi ? Trois heures du matin ? Non. De l'après-midi ? Mais pourquoi les rideaux sont-ils fermés ? Je suis si faible. C'est bon j'arrive à tirer un pan de tissu. Ah, d'accord. Alors je ne m'y connais pas beaucoup en géographie, mais je crois qu'on est à la montagne. En tout cas, ça y ressemble. Bon, jusque-là rien d'anormal, je me rappelle être arrivé à trois heures de l'après-midi à Courchevel. Il fait nuit. Il est donc trois heures du matin. A moins que ma montre ne se soit arrêtée lors de mon arrivée ? C'est possible. Oui, c'est ça, je me rappelle qu'elle avait des problèmes de piles. Bon, voilà un point d'élucidé. Mon téléphone maintenant. Ma veste ? Où est-elle. Vois pas. Là, il y a un téléphone fixe. C'est quoi le numéro de la police ?

*14, 15, 16, 17, 18, 911 ?*

Je n'en sais rien ! Et Interpol ?

*Toujours plus ! Pourquoi pas la CIA pendant que t'y es. Appelle au hasard, on verra bien !*

Bon, essaye tous les numéros. Ça répond ! Mince. Les pompiers. Pas grave, expose le problème, ils sauront quoi faire. Ils me mettent directement en contact avec la police.

*Et c'est reparti pour un tour, bon applique-toi, espèce de bon à rien.*

La ferme ! C'est bon, les flics vont arriver. Et moi je fais quoi en attendant ? Vu l'endroit où nous sommes (le cadavre et moi) ils vont bien mettre une demi-heure à monter. Un chalet dans la montagne ? Un gros chalet alors, j'entends du monde en bas. Une espèce de chalet d'accueil

au milieu de la montagne. Bon, je fais quoi en attendant ? Comment il est mort le gus ? Touche avec les yeux ! Surtout n'abîme pas la scène de crime.

*Ça s'abîme une scène de crime ?*

Je n'en sais rien, j'ai vu ça dans une série américaine. Quelle bêtise, faut vraiment que j'arrête de regarder des programmes nuls. Depuis le temps que Caroline me le dit. Enfin, quand on regarde la télé ensemble... on finit rarement le film.

*Stop ! Il y a un cadavre !*

Oh oui oui, c'est vrai... Bon, alors, touche avec les yeux, ne pense pas à ta femme, oublie ta montre : elle ne marche plus et retrouve ta veste. T'as une demi-heure.

### 30 minutes plus tard.

Ils sont là, ils viennent de frapper à la porte ! Vite, ouvre. Minute ! Et si c'était le tueur ? Demande qu'ils s'annoncent. Non, tu ne connais pas la voix du commissaire, il pourrait te berner trop facilement. Tant pis, ouvre. Ça va, ce sont bien les flics. Une femme commandant ? Et alors ? Misogyne ! Conduis-la au mort. Elle me regarde bizarrement, elle me prend pour un suspect. J'en ai marre, j'ai chaud, Caroline n'est pas là. Pourquoi n'est-elle pas là ? Nous sommes inséparables, ma femme et moi, mais bon sang qu'est-ce que cela signifie !

*Arrête de te plaindre ! Le commandant Amanda Beky t'appelle.*

Oui, j'y vais. Elle me demande ce que je fais ici. Oh merde... je ne sais pas, j'ai tout oublié... »

- Je ne sais pas, j'ai tout oublié.
- Vous avez tout oublié ? Que voulez-vous dire ?

« Elle me suspecte, c'est sûr. Vite, une alternative, une solution. Vite, vite ! »

- J'ai été moi-même agressé par l'assassin.

« Elle hausse les sourcils. Pourquoi elle hausse les sourcils ? C'était peut-être un peu gros... »

- Vous avez été agressé par l'assassin ?
- Oui, je me suis réveillé ici, comme tiré d'un rêve hypnotique. Je ne me souviens de rien. J'ai perdu ma veste, je n'ai plus mon téléphone. Je ne sais pas ce que je fais ici. Oh mon Dieu... croyez-moi je vous en prie... croyez-moi...

« N'en fais pas trop non plus. Elle a l'air d'y croire. Bon sang, mais pourquoi je suis ici ? »

- Alors vous vous êtes réveillé ici ? Comme d'une séance d'hypnose ?
- Oui... je ne comprends rien à ce qu'il m'arrive. Je n'ai plus de téléphone, je suis ici depuis seulement trois heures de l'après-midi, je devais juste retrouver ma femme Caroline qui doit être morte d'inquiétude et je me retrouve ici et je... je...

« Bon, vas-y à fond, de toute façon t'es parti. Pleure, ça fera plus vrai.

*De toute façon t'as encore un bel atout : personne n'a reconnu le corps. »*

- Ne pleurez pas monsieur... ne pleurez pas... François Marnot le légiste est en train d'analyser le cadavre et ensuite il vous examinera.

« Le légiste regarde le corps ? Le légiste regarde le cadavre ! Il va l'identifier !

*Oups... tu vas peut-être perdre ton bel atout... reste concentré ! »*

- Tu n'as pas reconnu le cadavre, Amanda ? Mais enfin, je t'en prie. Samuel Sielusky, tu ne le reconnais pas ? demande le légiste.
- Le détective impitoyable ?
- Oui, comment as-tu pu ne pas le reconnaître ?
- Il est de dos, je n'ai pas osé le toucher. D'ailleurs qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?
- Il a eu une mort très sanglante. Un long poinçon lui a transpercé le cœur de part en part, proprement placé entre la troisième et la cinquième côte. Du travail de chirurgien. On n'a pas retrouvé l'arme du crime.
- Samuel Sielusky était le détective le plus haï de Paris, ça ne m'étonne pas qu'il ait quelques ennemis. Vous faites quoi dans la vie monsieur... au fait, quel est votre nom s'il vous plaît ?
- Je suis cordonnier et je me nomme Gustave Norlet. J'ai une cordonnerie à Paris.

« Elle acquiesce... je crois qu'elle m'a cru.

*Espérons qu'elle aille vérifier. »*

- Je vais vous examiner, ça ne prendra qu'un instant, dit le légiste.

« Il m'a saisi le poignet. Bon sang, qu'est-ce qu'il le sert fort ! Je n'ai jamais aimé les médecins légistes, ils doivent trop souvent penser que toutes les personnes qu'ils rencontrent sont des cadavres. Eh oh ! Fais doucement mon gars, je suis vivant ! Bon sang, c'est qu'il me fait mal à me mettre une lampe torche dans les yeux ! J'espère qu'il ne va pas pousser le vice jusqu'à me faire une prise de sang... les résultats me feraient attendre trop longtemps. Amanda est partie se renseigner sur la cordonnerie de Gustave Norlet, à Paris. J'espère qu'il ne lui viendra pas à l'idée de téléphoner. Si, elle a l'air de le faire. Mince ! Bon sang, enlève-moi cette lumière, je n'arrive pas à lire sur ses lèvres.

*Arrête de la regarder comme ça, tu vas attirer l'attention, tout se passe bien ! »*

- Arrêtez de bouger s'il vous plaît. J'ai presque fini votre examen. J'ai bien peur que vous ayez été drogué.
- Drogué ? Drogué ? Mais avec quoi ? Je n'ai rien pris, je ne prends rien.
- Je viens d'avoir votre femme au téléphone monsieur Norlet, elle dit que vous étiez censé la retrouver aux environs de vingt heures dans l'appartement que vous avez acheté un peu plus bas dans la vallée.
- C'est exact.
- Pourquoi être venus séparément ? Et pourquoi être venu ici ?
- Ma femme devait fermer la boutique avant d'arriver. Je suis venu plus tôt pour récupérer les clefs de l'appartement. Je suis arrivé à la gare vers quinze heures. Etant en pleine forme et passionné de ski alpin, je me suis empressé de me mettre en tenue et j'ai descendu quelques pistes. Je suis arrivé, je crois, vers dix-sept heures trente ici dans le seul but de boire un verre, j'ai commandé une bière et je ne me rappelle plus de la suite. Quand, enfin, ma mémoire s'est remise en route, je me trouvais là.
- Amanda, cet homme a été sévèrement drogué. Je pense que pour avoir une idée de la quantité exacte, il faudrait lui faire une prise de sang, mais déjà, sans ça, c'est indéniable.
- Vous avez donc bu une bière et vous ne vous rappelez plus de rien ?
- Oui, c'est exact.
- Vous n'avez pas retrouvé votre veste et avez donc perdu votre téléphone.

- Et mon portefeuille aussi.
- Qu'avez-vous fait de vos chaussures de ski ?

« Merde, les chaussures de ski ! Je les avais totalement oubliées celles-là ! »

- Je me suis réveillé sans. Je les avais pourtant bien aux pieds en arrivant ici...
- Vous vous êtes réveillé en chaussettes ?
- Oui.

« Ouais, j'aurais peut-être dû réfléchir plus sérieusement à la question. Elle acquiesce pourtant. Elle est bizarre. Samuel Sielusky n'aurait sans doute pas laissé passer quelque chose d'aussi gros. Enfin, bref, voyons où ça va nous mener. »

- Bon, on va vous faire une prise de sang et interroger le barman.
- Vous pensez qu'il m'aurait drogué ?
- Ça peut être n'importe qui, avez-vous laissé votre verre sans surveillance à un moment ?

« Voyons un peu... est-ce que je me suis absenté ? Oui... non... je ne m'en rappelle plus... »

- Je ne m'en souviens pas, désolé.
- Ça ne nous réduit pas le champ de recherche.

« Allons... je suis persuadé que vous trouverez le coupable. »

- La mort remonte à une heure, vous avez dû être sévèrement drogué... je vous fais une prise de sang et nous en aurons le cœur net.
- Entendu. Quand aurons-nous les résultats ?
- Le temps de les envoyer au labo, ça peut prendre plusieurs heures. Vous pourrez attendre chez vous. Vous n'avez pas l'intention de quitter le territoire français ?

« Ah nous-y voilà fliquette. C'est le moment où tu me laisses partir gentiment. »

- Non, nous allons rester à Courchevel avec ma femme pour la semaine et ensuite nous reprendrons le travail à Paris. Vous avez le numéro de ma boutique, navré mais je n'ai plus de téléphone.
- Ça ira.

« Au revoir fliquette, à une prochaine fois j'espère. »

- On vous rappellera, monsieur Norlet, pour vous communiquer les résultats de vos analyses. Restez en France tant que l'enquête ne sera pas aboutie.
- Entendu, merci.
- Vous allez rentrer chez vous comment ?
- Oh, il est trop tard maintenant, je vais prendre une chambre pour la nuit et prévenir ma femme.
- Vous voulez un téléphone ?
- Non merci, je ne voudrais pas abuser, je vais téléphoner depuis l'accueil. Au revoir commandant Beky.

« Allez, sors maintenant, descends à l'accueil, fais mine de demander une chambre et tire-toi. Table d'accueil sur la droite, secrétaire derrière qui observe tout ce qui bouge. Sois le plus naturel. Elle te dit bonsoir, réponds-lui.

*Arrête tu as l'air beaucoup trop angoissé.*

Bon sang, je dois garder un total contrôle de moi-même. Elle ne me dit pas bonsoir ? Pourquoi ne dit-elle pas bonsoir ? Elle ne m'a pas repéré ? Ah non, elle n'est même pas là. Bon, parfait ça sera d'autant plus simple. Les skis sont dans le local avec les chaussures. Prends-les et sors dehors. Bon sang, je n'y vois rien. Tu avais laissé la frontale dans ta poche. Ça y est, je l'ai. Descends à la station maintenant, Caroline t'attend dans la SLS, au plus proche de la piste. Ça y est, je vois la voiture. Enfin... ma femme. Monte les skis dans la Mercedes, ouvre la porte côté passager et empresse-toi d'embrasser ta femme. »

- Ça y est ? Tu vas bien mon amour ? Vite, tu dois être gelé, prends ta veste et tes chaussures sur le siège arrière.

« Ma veste, mes chaussures, mon téléphone ! Seigneur que j'aime ma femme ; c'est vrai que j'ai froid. »

- Oui, c'est réglé. Le chantage de Samuel Sielusky s'est arrêté dans la plus grande discrétion. Dis donc, tu n'aurais pas un peu trop chargé la dose de médicaments que tu m'as administrée ? J'ai mis beaucoup de temps à me souvenir du plan !
- C'était pour faire plus vrai, et puis je sais que tu es le meilleur.
- C'est toi la meilleure, bien joué pour la fausse cordonnerie parisienne. C'est toi qui as répondu ?

« Caroline acquiesce et m'embrasse à nouveau. Quel est cet homme que je redeviens, quand je suis avec elle, et quel est celui que je suis, quand elle est loin de moi ? De quel syndrome sommes-nous atteints ? Si quelqu'un à la réponse, qu'il me la fasse savoir... »